

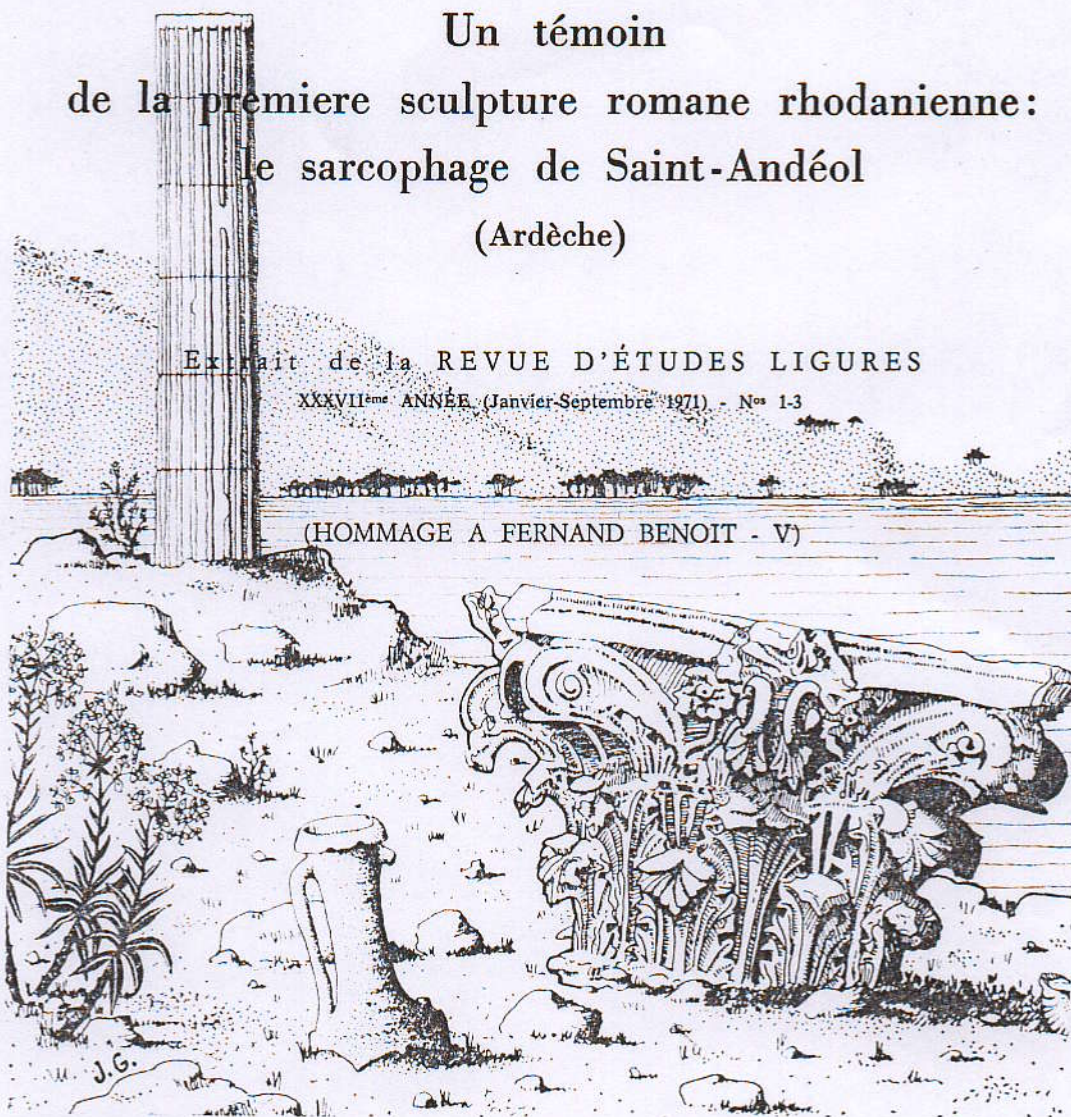
ROBERT SAINT-JEAN

Un témoin  
de la première sculpture romane rhodanienne:  
le sarcophage de Saint-Andéol  
(Ardèche)

Extrait de la REVUE D'ÉTUDES LIGURES

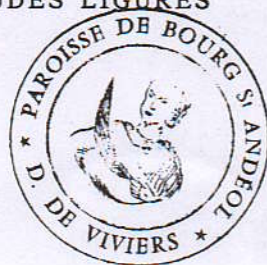
XXXVII<sup>ème</sup> ANNÉE (Janvier-Septembre 1971) - Nos 1-3

(HOMMAGE A FERNAND BENOIT - V)



INSTITUT INTERNATIONAL D'ÉTUDES LIGURES  
BORDIGHERA

1973



---

## Un témoin de la première sculpture romane rhodanienne: le sarcophage de Saint-Andéol (Ardèche)

Le sarcophage antique, en marbre blanc, dissimulé jusqu'en 1968 sous l'autel de l'église de Bourg-St-Andéol (Ardèche) est un curieux exemple de réemploi d'une tombe païenne, au Moyen-âge, pour recevoir les restes vénérés de l'apôtre du Vivarais. Depuis la découverte de sa face chrétienne en 1860 par l'abbé Rouchier, il a fait l'objet de minutieuses descriptions et d'ingénieuses hypothèses de la part des archéologues et des historiens locaux (1). Ces derniers, soucieux avant tout d'étudier les origines du diocèse de Viviers, se sont attachés à démontrer qu'il s'agissait du sarcophage romain dans lequel aurait été enseveli, après son martyre, au III<sup>ème</sup> siècle, le corps de St-Andéol (2). Miraculeusement « retrouvé » en 858 par l'évêque de Viviers Bernouin, ce monument aurait reçu peu après, sur sa face postérieure, un décor sculpté que l'on attribuait communément à l'époque carolingienne (3).

Seul, à la fin du siècle dernier, l'abbé Paradis, paléographe averti et pionnier de l'épigraphie vivaroise, avait très judicieusement observé que « si les détails sont d'une sculpture assez médiocre et même grossière », l'ins-

---

(1) Citons parmi les principaux: A. MARQUET, *Notice historique sur l'église paroissiale de Bourg-St-Andéol*, Nyons, 1852; O. MIRABEL, *St-Andéol et son culte*, Paris, 1868; J. ROUCHIER et J. RÈGNE, *Histoire du Vivarais*, tome I, *Eclaircissements sur l'apostolat de St-Andéol*, pp. 556-568; A. PARADIS, *L'église de St-Andéol*, dans *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, 1886, pp. 5-19 et 1887, pp. 1-21; L. MAISTRE, *Un martyrium du IV<sup>ème</sup> siècle à Bourg-St-Andéol*, dans *Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 77; H. COURTEAULT, *Le Bourg-St-Andéol*, Paris, 1909.

(2) C'est en particulier le cas de l'abbé MIRABEL, *op. cit.*, p. 97. Il convient de souligner que le document narrant l'invention des reliques au IX<sup>ème</sup> siècle ne précise pas si elles ont été découvertes dans ce sarcophage, ou si elles y ont été placées après. L. Maistre voit dans St-Polycarpe un *martyrium* datant du IV<sup>ème</sup> siècle.

(3) En particulier J. ROUCHIER, *op. cit.*, pp. 567-68: « la date de cette ornementation est fournie par les caractères de l'inscription, le style des sculptures et le choix des ornements qui rappellent les formules les plus usitées de l'art byzantin du neuvième siècle »; E. SALIN, *La civilisation mérovingienne*, t. 2, *Les sépultures*, p. 134: « le sarcophage de St-Andéol... retaillé et muni d'une inscription par les soins de l'évêque Bernouin entre 858 et 875 »; J. CHARAY, *Petite histoire du Vivarais*, p. 44: « la décoration de sa face chrétienne ne date que de l'époque carolingienne » (figure p. 33).

cription placée dans le cartouche central ne saurait remonter au IX<sup>ème</sup> siècle: « les caractères paléographiques et la forme qu'elle affecte en vers hexamètres léonins nous reportent à une époque ultérieure » (1). Une étude directe et approfondie de la sculpture de ce monument pouvait seule lever le doute: oeuvre carolingienne ou romane?

Malheureusement, depuis un siècle, la face chrétienne du sarcophage de St-Andéol était pratiquement inaccessible, cachée derrière les marches et les piles du maître-autel sous lequel il avait été déposé en 1868. Cette intéressante page de sculpture n'était connue que par quelques gravures peu fidèles (2) et par un médiocre moulage de la collection Didelot, à la Faculté des Lettres de Montpellier. La face antique, en revanche, n'avait pas cessé d'être visible derrière l'autel. La suppression de ce dernier, voici deux ans, a eu pour heureux effet de dégager le sarcophage de St-Andéol et de permettre son transfert dans le croisillon sud du transept où l'on peut désormais en admirer toutes les faces.

Cette nouvelle présentation, permettant la réalisation de photographies, nous a incité à reprendre l'étude de sa face chrétienne à la lumière des recherches récentes sur la sculpture romane et à proposer une date pour son exécution.

« Disciple » de St-Polycarpe, évêque de Smyrne, selon la légende hagiographique, le diacre Andéol aurait été martyrisé au début du III<sup>ème</sup> siècle, sous le règne de Septime-Sévère, à *Bergoiata-le-haut*, sur la rive gauche du Rhône (3). Les Martyrologues nous apprennent qu'il aurait été le compagnon des saints Bénigne, Andoche et Thyirse dans leur mission d'évangélisation le long du Rhône et de la Saône. Après son supplice, son corps jeté dans le fleuve fut recueilli par une chrétienne du nom de Tullie qui l'ensevelit secrètement, non loin du fleuve, à *Bergoiata-le-bas* (l'actuel Bourg-St-Andéol), à l'endroit où s'élèvera plus tard l'église St-Polycarpe. Tels sont, très brièvement évoqués ici, les faits principaux rapportés par les *Acta sancti Andeoli* (4) d'après une *Passio* rédigée au début du IX<sup>ème</sup> siècle, sans doute peu avant la découverte des reliques du saint (858), car elle n'y fait pas allusion. Le succès de la *Passio* et des *Acta Sancti Andeoli* fut tel qu'il incita, au milieu du siècle, l'évêque Bernouin à rechercher la tombe de

(1) A. PARADIS, *op. cit.*, p. 15, qui rapprochait très justement cette inscription avec celle du prieuré de Chalon fondé entre 1108 et 1140.

(2) Cf. MIRABEL, *op. cit.*, p. 148, n° 6; *Histoire du Vivarais*, t. I, p. 558.

(3) BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, t. I, *Die prima Maii* et *Actes de l'invention du corps de St-Andéol*, *Histoire du Vivarais*, pp. 645-646.

(4) Imprimés en 1625 au Bourg-St-Andéol, puis en 1680 par les Bollandistes. La légende de St-Andéol est, selon les Bollandistes, la plus récente. Si les saints Andoche, Thyirse et Bénigne sont nommés dans le Martyrologe de Bède au VIII<sup>ème</sup> siècle, le nom de St-Andéol n'apparaît que dans le Martyrologe de Florus au IX<sup>ème</sup> siècle. Les Actes de St-Andéol doivent remonter à la même époque.

l'évangélisateur de son diocèse. C'est en 858 qu'il découvrit les précieuses reliques, selon un récit postérieur (X<sup>ème</sup> siècle?) qui constituait le préambule du « Livre des miracles du bienheureux Andéol » aujourd'hui perdu. L'épithaphe de l'évêque Bernouin, mort en 873, conservée encore dans l'église de St-Andéol, vient confirmer cette « invention »: « Ici se trouve le tombeau de l'évêque Bernouin qui découvrit le corps du bienheureux Andéol » (1).

Contrairement à ce qu'ont avancé les historiens du siècle dernier sur la foi d'un texte tardif — le « Verbal » de Mgr. de Suze —, ce sarcophage, de petites dimensions puisque destiné à un enfant de sept ans, n'est certainement pas celui dans lequel on découvrit en 858 le corps du martyr, mais plutôt celui dans lequel l'évêque Bernouin déposa les reliques après leur invention; tombeau antique qu'il pouvait avoir fait venir d'Arles selon un usage répandu pendant le Moyen-Age (2).

L'emploi de sarcophages à décor païen pour ensevelir le corps des saints et des martyrs, inconcevable durant les premiers siècles de l'Eglise, devenait à l'époque carolingienne une pratique de plus en plus fréquente, et les Eros funéraires du tombeau du jeune Tiberius Valerianus, où l'on vit sans doute des anges, facilitèrent dans ce cas précis l'assimilation chrétienne! L'habile Bernouin fit de ce petit sarcophage de marbre précieux un reliquaire exposé à la vénération des fidèles. *Inventumque sanctus corpus, elevaverunt de sepulcro* précise le préambule du « Livre des Miracles »; ce texte laisse entendre qu'il y eut transfert, *elevatio*, des reliques, ce qui correspondrait à leur dépôt dans un tombeau visible. Le sarcophage prit donc place dans l'église St-Polycarpe, au-dessus de la sépulture primitive, ensuite dans la grande église dédiée à St-Etienne et St-Jean qui prit plus tard le vocable de St-Andéol (3).

(1) *Hic invenitur tumulos Bernuini episcopi qui invenit corpus beati Andeoli martiris et hanc domum et fundamentum erexit. Rexit ecclesiam Vivariensem annos XXIII et obiit pacifice Id. decimbris V.* Cf. A. PARADIS, *Inscriptions chrétiennes du Vivarais*, dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1853, 3<sup>ème</sup> série, t. IV, pp. 595-597; PAUL DESCHAMPS, *Etude sur la paléographie des inscriptions lapidaires du Moyen-Age* (1929), pp. 17-18, a signalé l'intérêt de ce monument funéraire de l'époque carolingienne. Par ses entrelacs il a pu exercer une influence sur le décor du sarcophage de St-Andéol.

(2) F. BENOIT, *Les sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille*, dans *Supplément à Gallia*, n° V, Paris, 1954.

(3) M. AUBERT, *L'église de St-Andéol*, dans *Congrès Archéologique de France*, tenu à Valence en 1923, pp. 185-189. Selon une tradition mentionnée déjà dans une charte du XIII<sup>ème</sup> siècle, la consécration de l'église, reconstruite par l'évêque Léodegaire au début du XII<sup>ème</sup> siècle, fut faite le 28 février 1119 par le pape Calixte II. C'est semble-t-il à partir de cette époque quelle prit son nouveau vocable: cf. *Hist. du Vivarais*, p. 302 note 1; A. PARADIS, *op. cit.*, p. 12. Comme c'était très souvent le cas lors des voyages pontificaux aux XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles, il est probable que le pape consacra alors non un édifice terminé mais simplement l'autel de l'église en construction: cf. R. CROZET, *Etude sur les consécrations pontificales*, dans *Bulletin Monumental*, 1946, pp. 5-46.

En l'absence de tout document concernant ce transfert et en précisant l'époque, nous sommes amenés à supposer un séjour assez long du sarcophage du martyr dans la chapelle St-Polycarpe; ceci à cause d'indices architecturaux et épigraphiques. L'église St-Polycarpe, en effet, avec sa crypte de plan tréflé, si caractéristique des chapelles funéraires de Provence, n'est pas d'époque carolingienne comme on l'a très souvent affirmé, mais d'époque romane (1). L'appareil layé des assises, les belles marques de tâcherons sur les piliers et les arcs suffiraient à le prouver: c'est une oeuvre de la première moitié du XII<sup>ème</sup> siècle. Du sanctuaire élevé en ce lieu par l'évêque Bernouin après la découverte de 858 il ne reste nulle trace, sauf peut-être quelques fragments d'entrelacs employés dans la façade romane. Dans ces conditions, on comprendrait mal la reconstruction à l'époque romane d'un édifice de plan triconque, avec crypte, si celle-ci n'abritait plus depuis deux siècles le tombeau et les restes vénérables qui étaient sa raison d'être!

Mais il y a plus: l'abbé Paradis avait signalé en 1886 l'existence d'une inscription, un « graffiti carolingien », dans l'un des deux escaliers qui font communiquer la crypte avec l'église: *Sancte Andeole, intercede pro nobis*. Or cette invocation, gravée à la pointe par un pèlerin ou un tailleur de pierres ne saurait être antérieure au XI<sup>ème</sup> siècle. La forme des caractères, les lettres D et E incluses, l'abréviation utilisée, la formule *sancte Andeole* enfin, en font une inscription incontestablement romane (2). Il faut donc admettre qu'à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle ou au début du XII<sup>ème</sup> siècle, le tombeau de St-Andéol se trouvait encore à St-Polycarpe où il était l'objet de la dévotion et des suppliques des fidèles. C'est à l'occasion de son transfert dans l'église St-Etienne, qui venait d'être restaurée, sinon reconstruite, par l'évêque Léodegairé dans les premières années du XII<sup>ème</sup> siècle, qu'il aurait reçu la longue inscription et le décor sculpté conforme aux données hagiographiques.

Historiquement, cet événement correspond à une relance du culte de St-Andéol par les évêques de Viviers à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle. L'un d'entre eux, Léodegairé, pontife particulièrement actif et prélat bâtisseur, construisit l'église romane que nous voyons encore et en 1108 y installa les chanoines de St-Ruf à la grande fureur du clergé séculier qui, à plusieurs reprises, au cours du XII<sup>ème</sup> siècle parvint à évincer les chanoines de leur sanctuaire.

(1) Depuis Léon Maistre, qui faisait de St-Polycarpe un *martyrium* du IV<sup>ème</sup> siècle, on a vu dans cet édifice de plan tréflé un sanctuaire mérovingien (cf. le tout récent *Dictionnaire des Eglises de France*, II C 23, qui répète cette erreur) ou carolingien. Ce dispositif, très ancien puisqu'on le trouve à la Trinité de Lérins à la Gayole, à St-Geniez-de-Dromon et à St-Pierre-de-Mouleyrès dans les Alyscamps, au VI<sup>ème</sup> siècle, persista à l'époque romane dans les chapelles cimétériales: Ste-Croix de Montmajour, la Baume-de-Transit, etc. Il n'est donc pas surprenant de le retrouver à St-Polycarpe, chapelle funéraire, à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle.

(2) Cf. P. DESCHAMPS, *op. cit.*, pp. 16 et 55.

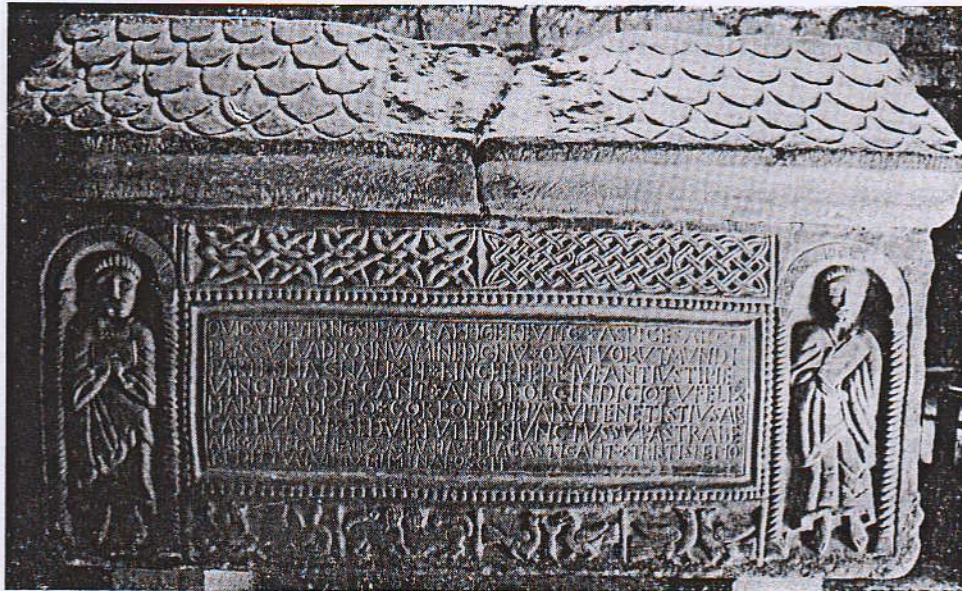


Fig. 1 - Le sarcophage de St-Andéol. Face romane (XII<sup>ème</sup> siècle)

Il est donc très probable que ce soit l'évêque Léodegaire qui ait fait exécuter le décor chrétien du sarcophage au moment où il installait celui-ci dans l'église nouvellement bâtie.

Ce décor occupe le revers de la cuve antique, seule face dépourvue de sculpture à l'origine et par conséquent disponible pour le ciseau du sculpteur médiéval. Ce dernier s'est bien gardé de retoucher ou de mutiler la face païenne, cependant bien visible à l'époque puisque l'inscription invite le fidèle à « régarder ce tombeau orné sur ses quatre faces pour annoncer au monde les merveilles du Christ ». Faut-il voir dans ce respect une simple préoccupation historique, celle de « dater » non seulement le monument mais l'apostolat et le martyre de St-Andéol; ou plus sûrement la preuve de l'admiration que les sculpteurs romans éprouvaient devant les oeuvres antiques? Mais dans quelle mesure le décor de la face païenne a-t-il exercé une influence sur la composition romane? Sensible à la beauté de l'oeuvre antique, l'artiste roman a-t-il cherché à s'en inspirer? Le *titulus* renfermant l'épigraphie de *Tib. Jul. Valerianus* a certainement suggéré le cartouche rectangulaire contenant la longue inscription à la gloire du saint qui occupe le centre de la face chrétienne. Les caractères de celle-ci, magnifiquement gravés, répondent par leur « classicisme » à la noblesse de l'épigraphe antique. Le cadre en doucine de l'inscription romane reprend enfin le profil mouluré de la bordure du *titulus*. Mais là s'arrêtent les emprunts du sculpteur roman à l'oeuvre antique: quelques détails d'ornement; le reste lui échappe encore.